

l'éclat le plus vif. " Que la terre se revête de verdure, que les poissons nagent dans les mers, que les oiseaux volent dans les airs, que les forêts se peuplent de bêtes fauves." Et aussitôt, la terre de germer et de fleurir ; la mer, l'air, les forêts de se remplir d'êtres vivants.

Quel contraste lorsqu'il s'agit de l'homme ! Alors Dieu se recueille et se prépare au grand œuvre qu'il se propose d'accomplir. Il entre en conseil avec lui-même, il réfléchit, il se rappelle le type qu'il a résolu de reproduire, il détermine le but qu'il lui assignera : " Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; et qu'il commande aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre." Puis, ainsi préparé, Dieu façonne de ses propres mains l'enveloppe extérieure qu'il vivifie ensuite de son souffle divin. Et alors comme l'artiste qui brise ses pinceaux au pied de son chef-d'œuvre, pleinement satisfait de ce suprême effort de sa puissance, il cesse de créer : *Requiescit ab omni opere quod patrarat.*

Récit étonnant dans lequel chaque chrétien, depuis deux siècles a lu, avec l'amour de Dieu, la noblesse de son origine et sa supériorité marquée au-dessus des êtres qui l'entourent ! Page d'or sur laquelle ont médité un saint Augustin et un saint Thomas et de laquelle la géologie ne semble être qu'un éloquent commentaire ! Ah ! on parle d'égalité et de fraternité : où se révélèrent jamais mieux ces deux grandes assises de nos sociétés modernes ?

Mais il est trop tôt de faire de la science sociale ; avant d'unir des hommes, il faut savoir ce qu'ils sont. Ouvrons au hasard l'un des grands penseurs, voir même le païen Aristote : qu'est-ce que l'homme ?

Interrogez la nature, vous dira-t-il, et la nature vous répondra que l'homme est *roi*. C'est écrit sur le roc de nos montagnes et sur la pierre roulée au fond des précipices tout aussi bien que dans le rayon de soleil ou dans la corolle des fleurs. L'oiseau lui-même n'a de voix que pour chanter cette royauté. Mais cependant, si vous voulez la voir rayonner de tout son éclat, étudiez l'homme lui-même ; scrutez sa nature.

Comme le minéral, la plante et l'animal, il a l'être, la vie et la sensation, c'est vrai, mais quelle perfection ces forces disséminées dans les créatures inférieures n'acquiescent-elles pas chez lui ? Quelle est la machine plus compliquée et cependant plus une que le corps humain ? Quelle plante a une sève plus abondante et plus généreuse ? Quel animal a jamais rivalisé avec l'homme sous le rapport de la sensibilité ? Il en est, je le sais, qui excellent dans un ordre spécial de sensations, mais dans l'ensemble et même pour ce qui tient au rôle complexe d'un sens quelconque, il n'en est pas un qui approche de l'homme. Et pourquoi ? c'est que toutes ces facultés découlent chez l'homme d'un principe unique, l'âme raisonnable, et en reçoivent comme un rejaillissement de délicatesse et de force. L'âme humaine, que ne peut-elle pas ? Qui a tracé des limites à son intelligence ? Qui a mesuré l'énergie de sa volonté ? La vérité est son élément : elle s'y baigne, elle y nage, elle s'y plonge, et plus elle se l'assimile, plus elle la cherche encore : l'infinie vérité seule pourra la rassasier. Et quand au bien, avec quelle ardeur elle le poursuit, avec quelle énergie elle se cramponne à sa seule apparence ! Si nous voulons le savoir, rentrons en nous-mêmes et sondons sans crainte ce besoin du bonheur sans mélange qui se révèle béant aux heures calmes de la vie, ou encore, interrogeant le grand cœur qui s'affaisse, découragé à la vue d'une grande œuvre qu'il s'était proposée et qu'il ne peut accomplir. Là, encore, c'est l'infini qu'il faut à l'homme ; et comme l'infini, c'est Dieu ; et comme Dieu est pur, juste et bon, l'homme ne pourra l'atteindre et trouver l'apaisement de ses désirs près de lui qu'à la condition d'être lui-même ici-bas sobre, pieux et juste.

Tel est l'homme aux yeux de la foi, tel est l'homme aux yeux de la raison : les pieds sur la terre, mais la tête au ciel, un merveilleux résumé de tous les êtres inférieurs à lui, mais de plus, la première de ces substances intelligentes dans lesquelles les rayons de l'infini se reflètent comme dans un pur miroir. On l'a dit d'un mot, l'homme est un trait-d'union sublime qui relie la terre au ciel.

Mais l'homme trouva la jalousie au premier pas qu'il fit dans la vie. Avec une ruse infernale, l'ange déchu s'approcha de lui et, exploitant précisément chez lui ces nobles instincts qui l'entraînaient vers le vrai, le beau et le bien, et lui proposa, comme prix d'une désobéissance, le progrès universel : le progrès physique et corporel : *vous ne mourrez point* : le progrès scientifique et intellectuel : *sachant le bien et le mal*, et enfin, le progrès indéfini et panthéistique : *vous serez comme des dieux*.

L'homme crut à ces promesses mensongères ; et quel en fut le résultat ? nous ne le savons que trop. Infirmités du corps, ignorance de l'esprit, passions humiliantes et brutales. Et depuis lors, toujours et partout, celui qui fut " homicide dès le commencement " n'a cessé de se jouer de la crédulité de l'homme et d'effacer un à un tous les traits de ressemblance divine gravés sur son âme et sur son corps. L'erreur, la licence et la volupté ont été les poisons qu'il a souvent maniés avec plein succès, et quels ravages n'a-t-il pas exercés par eux sur

l'intelligence, la volonté et les sens même de sa victime !

Longtemps le démon avait essayé de faire l'homme l'agent de sa propre ruine ; et dans la longue série des siècles, l'histoire nous montre beaucoup de prétendus amis de la sagesse acharnés à cette œuvre diabolique. Ils nient qui une des grandeurs de l'homme, qui une autre : mais il semble que notre siècle devait voir toutes ces négations partielles se formuler dans une négation universelle appelée, comme par dérision, le *positivisme*. Des hommes, sans aucun doute, actifs et instruits, mais orgueilleux et égarés ont, eux aussi, éprouvé le vertige à ce mot magique de *progrès indéfini*, et s'unissant ensemble se sont faits les apôtres souvent séduisants d'un matérialisme déguisé. Nommer Aug. Comte, Littré et Taine, Stuart-Mill, Herbert Spencer, Al. Bain, Lewes, Darwin et Bailey, Moleschott, Büchner et Vogt, c'est nommer ceux qui en France, en Angleterre et en Allemagne ont apporté chacun leur pierre à cet édifice monstrueux de la philosophie positiviste. Je dis édifice, c'est abîme que je devrais dire ; au reste nos lecteurs en jugeront.

Qu'est l'homme pour eux ? Une âme ! non, même pas une faculté. C'est Taine qui nous l'affirme : " Il n'y a rien de réel dans le moi, sauf la file de ses événements ; ces événements, divers d'aspect, se ramènent tous à la sensation ; la sensation elle-même considérée du dehors se réduit à un groupe de mouvements moléculaires. Un flux et un faisceau de sensations et d'impulsions, qui, vus par une autre face, sont aussi un flux et un faisceau de vibrations nerveuses, voilà l'esprit."

Que devient cette intelligence si fièrement exaltée par la philosophie ? nous venons de le lire : un flux de vibrations nerveuses. Que devient la science ? " L'addition *machinale et instinctive* de faits avec d'autres faits semblables." (Stuart-Mill). Que devient la vérité ? " Un fantôme créé par les sens." (Taine.)

Et la volonté n'est pas mieux partagée. Privée de Dieu que quelques-uns déclarent une idée *extra-scientifique* et d'autres, plus nombreux, une idée anti-scientifique, dépouillée de sa liberté au nom d'un principe qu'ils appellent conservation et transformation des forces, elle n'est plus rien qu'un signe, qu'un mot vide de sens.

Dès lors, adieu toute morale, tout droit, toute responsabilité ! " Le vice et la vertu, dit M. Taine, sont des produits comme le vitriol et le sucre."

Voilà en peu de mots l'homme selon cette école de progrès. Certes, Démocrite, Epicure, Lucrèce, Condillac et Helvétius doivent s'avouer vaincus : ils n'eurent jamais cette audace !

Nous sommes en l'an de grâce 1950. Un voyageur parcourt silencieux et pensif les longues galeries des tombeaux à Westminster-Abbey. Tout à coup il s'arrête devant un monument étrange : sur un piédestal en granit couvert de raies noirs, qu'il reconnaît être l'*Eozoon Canadense*, il voit échelonnés dans un ordre parfait tous les animaux de la création. Ici et là cependant sont des interstices ou bien des êtres monstrueux qui ne furent jamais, et le tout est couronné d'une tête humaine. Quel peut être, se dit-il à lui-même, ce mausolée informe ? Et il interroge son guide. Et le guide lui glisse à l'oreille le nom de Darwin pendant que du doigt il lui indique la plaque de marbre. Ses yeux troublés par l'émotion de son âme ne peuvent lire, comme épitaphe du sophiste anglais, que ces mots du psalmiste présents à sa mémoire : " L'homme, quand il était dans les honneurs, ne l'a pas compris. Il s'est comparé aux animaux sans raison et il s'est fait semblable à eux." Et accablé par cette vision, le voyageur sort du temple solitaire, et ce n'est qu'après avoir fixé ses regards avec amour sur la divine figure de l'Homme-Dieu qu'il peut retrouver la paix de son âme. Quel autre prodige que celui de l'Incarnation eût pu rendre à l'homme sa dignité perdue ? Quel autre spectacle pourrait consoler l'homme de l'abaissement profond auquel la fausse science du XIXe siècle a soumis sa nature ?

À Paris et à Londres, il est, dit-on, deux temples érigés à l'honneur de l'homme-singe. Ottawa, m'assure-t-on, a voulu rivaliser avec les deux grandes capitales. En plaignant sincèrement les pauvres égarés qui cherchent dans cette nouvelle idolâtrie l'apaisement du besoin que l'homme a d'adorer, protestons, au nom de la foi et de la raison également outragées, de notre dignité d'hommes et de chrétiens, et ne permettons pas qu'on appelle jamais, comme le faisait tout dernièrement un journal de la capitale fédérale, l'un de ces apôtres de la déraison l'*homme du dix-neuvième siècle*. Fidèles à la théorie de ce naturaliste, nous dirions, nous, le singe du dix-neuvième siècle.

En traitant aujourd'hui ce sujet, j'ai pu paraître à mes lecteurs errer bien loin de l'Italie. Hélas ! il n'en est rien ; et les articles qui suivront ne le prouveront que trop.

GIULIO.

Un électeur à son député :

— Vous n'avez pas ouvert la bouche de toute la session.

— Oh oui ! j'ai bâillé tout le temps.

SCIENCES ET INDUSTRIE

Encore la théorie de Darwin. Il paraît qu'un célèbre paléontologiste de Philadelphie, le professeur Edward D. Cope, a trouvé, dans le Wyoming, un squelette de singe dont le crâne se rapproche singulièrement de la tête humaine. Cette trouvaille aurait été faite dans la formation tertiaire.

* *

Il paraît que maintenant on va non seulement parler à distance par le téléphone, mais on va voir par le dioscope. De chez soi on entendra la musique, et on verra le ballet. On ne donne pas le nom de l'inventeur de cette merveille ; mais les femmes ne voudront plus être autrement qu'en grande toilette.

* *

Un sténographe, de New-York, M. E. F. Underhill, a inventé un système par lequel, à un moment donné, on fait disparaître tous les sièges d'un théâtre, afin de faciliter la sortie des assistants en cas de panique. Les sièges sont étendus par terre et font corps avec le parquet. Quelques théâtres vont faire l'application de cette invention à titre d'essai.

* *

Une suggestion très pratique que les récents accidents de mer imposent à l'attention. Il s'agirait de suspendre les portes de manière que chacun pût, en un instant, les décrocher ; chacune devrait être munie d'un flottant. En cas de danger on en ferait un radeau absolument insubmersible, sur lequel les passagers pourraient attendre qu'on leur porte secours.

* *

On a trouvé un nouvel emploi pour les légumes : on en fait des bijoux qui imitent parfaitement le corail. Après les avoir pelés avec soin, on les fait macérer dans l'acide sulfurique et on les soumet à une forte pression. Ce n'est pas plus difficile que cela. Les pommes de terre, les carottes, les navets, les betteraves, donnent les plus jolis résultats, chacun naturellement d'une nuance ou couleur particulière.

* *

Les derniers matériaux utilisés pour la construction sont le coton et la paille. On prend les rognures, les balayures, tous les déchets de coton, et on en fait une pâte qui, sous une pression suffisante, acquiert la dureté de la pierre. Il n'y a plus qu'à la tailler. La paille est traitée de la même manière que pour le carton. Les feuilles préparées sont enduites d'une composition particulière et, par la pression, converties en poutres et en planches de toutes grandeurs.

* *

On s'occupe beaucoup, dans le monde du génie civil, des causes d'explosion des machines à vapeur. Une demi-douzaine d'accidents se sont produits dernièrement, sans cause apparente ou connue, et naturellement tous les théoriciens se sont mis à l'œuvre. On dit avoir constaté les faits suivants : l'eau qui n'est pas troublée, remuée, peut atteindre, sans passer à l'état de vapeur, une température plus élevée que celle indiquée par le thermomètre comme point d'ébullition. Seulement, dès qu'on ouvre une soupape, ce qui agrandit le cubage du réservoir, toute l'eau passe immédiatement à l'état de vapeur, et l'explosion se produit.

Plusieurs accidents ont été attribués à la négligence du mécanicien : on dit toujours qu'il avait laissé tomber l'eau trop bas—on a même failli en lyncher quelques-uns à l'occasion de ce détail. Ils n'étaient cependant coupables que d'une ignorance qui était commune à tous les gens du métier, et qui n'est sérieusement discutée que depuis six mois ou un an.

NOTRE FEUILLETON

Avec ce numéro se termine *Anne du Valmoët*. La semaine prochaine, nous commencerons à publier *Les Giboulées de la Vie*, par M^{me} Claire de Chandeneux, travail intéressant, qui fera plaisir à nos lecteurs.

Un médecin de campagne, d'une intelligence médiocre et d'une science plus médiocre encore, fut appelé pour un enfant qui était malade. Il prescrivit quelques remèdes et partit, promettant de revenir le lendemain matin. Lorsqu'il arriva, le père de l'enfant alla à sa rencontre et lui dit que son petit malade était convalescent.

— Convalescent ! dit le docteur, convalescent ? Alors s'il est aussi mal que cela, vous ferez bien de faire venir un autre médecin, car je n'ai jamais traité un cas semblable ! Et ce disant, il remonta sur son cheval et disparut.